AVANT PROPOS

Le 21 juin 1943, à Caluire, banlieue immédiate de Lyon, le policier allemand Barbie surgit avec ses hommes dans la villa du docteur Dugoujon, et s'empara là de sept ou huit personnages qui avaient prévu d'y conférer, et qui n'ont même pas eu le temps de se reconnaître. L'un d'eux était Jean Moulin, délégué du général De Gaulle, chargé de coordonner, spécialement en zone sud, les entreprises de Résistance.

Moulin disparaîtra ensuite dans des conditions sur lesquelles la clarté absolue est loin d'être faite. Les autres protagonistes se tireront d'affaire, de façons diverses, et quelquefois étranges aussi.

Ces événements ont fait l'objet, depuis la

Libération, d'une littérature copieuse et fort répétitive, qui n'a par conséquent guère progressé.

On en revient toujours aux mêmes thèmes, aux mêmes légendes, aux mêmes parti-pris.

D'une part, dans la mesure où il y a forcément une, ou des, responsabilités, chacun s'est efforcé de tirer son épingle du jeu, et d'aiguiller les inévitables soupçons sur un ou plusieurs voisins.

D'autre part, et bien regrettablement, la politique s'en est mêlée, de sorte qu'il existe pratiquement une version « de gauche » et une version « de droite » du drame de Caluire.

Nous verrons au fil de cet ouvrage, comment et pourquoi. Disons tout de suite que nous nous refusons à participer à l'une ou l'autre de ces attitudes. Après avoir refermé avec lassitude un certain nombre d'ouvrages, souvent fort copieux, consacrés au sujet, et constaté qu'ils ronronnent, reprennent sans autres preuves les thèmes chers à leur clan, et accusent ceux de l'autre de fabrication lorsque ce n'est de trahison, je me suis souvenu qu'une série de circonstances m'avaient, au fil des années, mis en relation avec nombre de personnages, acteurs ou témoins directs de la sombre aventure, et qu'il m'en demeurait des documents et des témoignages.

Suffisamment pour fournir enfin au débat de l'inédit, dont il avait le plus grand besoin.

Pas assez tout de même pour me permettre de conclure, et encore moins de juger. Je laisse à mes lecteurs, s'ils veulent bien se montrer objectifs comme je le souhaite, le soin de tirer des faits avérés et des questions généralement troublantes qu'ils suscitent, la vision qui leur paraîtra la plus probable des motifs et des comportements.

Cependant, avant que d'entrer dans le vif du propos, je désire faire deux remarques.

La première, c'est qu'il est extrêmement téméraire de se prononcer sur l'attitude de ceux qui, arrêtés par la Gestapo, et soumis à la torture, ou sérieusement menacés de l'être, ont parlé.

Evidemment, un Brossolette qui se suicide pour être sûr de ne pas parler, un Jacques Oudin qui subit la baignoire sans ouvrir la bouche, et va mourir, couvert d'ulcères, à Mauthausen dans sa vingt-troisième année, ont fait preuve d'une grandeur romaine qui attire l'admiration.

Mais les autres... Sauf dans le cas de quelques lâches avérés (et encore : ce n'est peut-être pas si facile, qui sait ? d'être un lâche : on ne doit pas aimer se raser) — que peut-on savoir de ce qui s'est produit ?

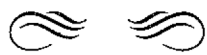
Marthe Richard m'a dit un jour cette parole étonnante : « On a fusillé Mata-Hari et l'on m'a donné la légion d'honneur ; ç'aurait pu être l'inverse. »

Au tragique « jeu de rôles » des héros et des couards, qui faut-il applaudir et qui siffler ?

En tout cas, si ceux qui ont vécu l'épreuve ont éventuellement le droit, payé cher, d'avoir une opinion, les autres, point.

Personnellement, j'ai la conviction qu'un grand nombre (mais je ne saurais indiquer une proportion) de ceux qui ont été arrêtés ont parlé. Ayant pour ma part passé, comme on dit, entre les mailles du filet, je suis honnêtement hors d'état de dire ce que j'aurais fait, si je m'étais trouvé à leur place.

Je sais que mes camarades, fort interrogés sur mon cas, ne m'ont pas livré. Nous sommes leurs débiteurs, moi et mes descendants. C'est tout ce que je me reconnais le droit d'exprimer.



A ce propos, une distinction s'impose. Dans la zone nord, occupée dès le premier jour par l'ennemi, nous avons vite appris, notamment après l'affaire malencontreuse du

Musée de l'Homme (et Brossolette là-dessus m'avait raconté une anecdote tristement caractéristique) — disons à ne pas être trop imprudents.

En outre, la présence obsédante, la vision constante de l'ennemi nous ramenait toujours à voir en sa malencontre notre seul objectif.

En zone sud, jusqu'au 11 novembre 1942, la situation était différente. La menace qui pesait sur les « rebelles » n'était que celle de la police française (qu'on a pris l'habitude d'appeler « police de Vichy » par une malhonnêteté linguistique —) laquelle dans son ensemble, et si l'on excepte quelques enragés comme il y en a partout, était assez anodine, souvent indulgente, parfois favorable. (J'ai ainsi été arrêté le 14 juillet 1942, à Grenoble, après m'être « très mal conduit », et tout s'est très bien passé.)

De sorte qu'en cette zone sud, la « clandestinité » avait pris l'habitude de ne pas se cacher beaucoup, et même d'être quelquefois assez bavarde, voire vantarde. Si l'on ajoute que les Anglais, en possession je ne sais comment d'une presse de la Banque de France, larguaient généreusement des containers de vrais faux billets (ou de faux vrais si l'on aime mieux) qui ne leur coûtaient que du papier, les chefs et demi-chefs des mouvements avaient pris l'habitude de la vie large, et par-

fois des aventures sentimentales douteuses.

En outre, n'ayant pas l'ennemi sur le dos ces... disons semi-clandestins quelquefois assez voyants, étaient beaucoup plus préoccupés par leur hostilité au gouvernement du maréchal Pétain, que par la volonté de bouter les Allemands hors de France (où, pour eux, ils n'étaient pas).

Lors donc que lesdits Allemands surgirent tout à coup de l'autre côté de la ligne de démarcation, les résistants assez paisibles de la « Zone Nono » se trouvèrent brusquement plongés dans une atmosphère qui les suffoqua, et à laquelle ils eurent du mal à s'adapter.

Je ne veux certes pas dire qu'il n'y avait au sud que des conspirateurs d'opérette (il y en avait, à vrai dire, pas mal). Il y avait aussi des gens sérieux et courageux, mais qui eurent souvent quelque peine à se faire aux mœurs plus discrètes que leur combat exigeait désormais.

On ne transforme pas en vingt-quatre heures un miles *plus ou moins* gloriosus *en homme de l'ombre. C'est pourquoi les rets de la police allemande furent abondants en gibier.*

Evidemment, il y eut au sud comme au nord des dénonciateurs. Mais le butin qu'of-

frirent à la police allemande les fanfarons fut considérable.

Une fois pris, certains de ces fanfarons eurent tendance à fanfaronner dans l'autre sens, et à entreprendre (peut-être en espérant qu'on leur en saurait gré) d'épater leurs interrogateurs par l'étendue de leurs informations et l'importance de celles-ci, puisque, jusqu'à l'invasion du 11 novembre 1942, le cloisonnement, de rigueur dans le nord, n'avait pas toujours été observé de très près dans le sud. A cet égard, les ballets lyonnais autour du Pont Morand ont quelquechose d'un noir surréalisme.

Là-dessus, les gens qui aiment à juger les autres (le cas échéant pour dissimuler leurs propres fautes) accusent ceux qui, arrêtés, ont parlé, de « trahison ».

C'est une imputation grave, et qui, en temps de guerre, entraîne de façon quasi automatique la peine de mort. Cela mérite donc qu'on pèse ce mot.

Comme chaque fois qu'il convient de le faire, je me suis donc adressé à mon vieil ami le Larousse du XX^e^ siècle, et je lui ai demandé ce qu'il appelait « trahison ».

Voici ce qu'il m'a répondu :

> *« C'est le crime qui consiste, pour un individu, à porter les armes contre sa patrie, ou à*

nouer, dans une pensée hostile, des intelligences avec une puissance étrangère. »

On ne peut pas dire que le fait de « se mettre à table », comme on dit, réponde rigoureusement à cette définition. Ceux qui ont parlé ont en quelque sorte fait un marché — qui fut d'ailleurs parfois de dupe, le partenaire allemand s'étant montré des fois loyal, des fois pas : ils ont échangé la promesse de leur survie contre la réalité de leurs révélations.

Il faut reconnaître que pour quelqu'un qui, à trente ans, s'étant cru jusqu'alors un grand avenir, se trouvait tout à coup sur le point d'être fusillé, ou, pis, martyrisé — la tentation était forte d'échapper à ce sort en le réservant à des camarades. Naturellement, on ne saurait les en louer, mais la prière est sage qui demande : Ne nos inducas in tentationem.

Et je le répète, parmi ceux qui jabotent et clabaudent, lequel, en vérité, peut jurer sur l'honneur qu'il ne se déshonorerait pas pour sauver sa peau ?

Le seul problème est qu'il aurait été plus séant que certains de ces collaborateurs de fait ne se présentent pas ensuite en héros éponymes de la Résistance...